L'ABEILLE.

PAR BULLITT, MAUNER Cie
No. 81, RUE CHARTRES.

JOURNAL QUOTIDIEN, PRIX $10
TROIS FOIS PAR SEMAINE, $6 } payable d'avance

Jours de publication de l'Abeille :
MARDI, JEUDI ET SAMEDI.

NOUVELLE-ORLEANS :
JEUDI MATIN, 15 SEPTEMBRE 1842.

POUR PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS,
HENRY CLAY.
POUR VICE PRÉSIDENT,
WINFIELD SCOTT.

BULLETIN.

La clôture de la session semble avoir donné le signal du repos dans toute l'étendue du pays; la saison y contribue sans doute aussi pour sa bonne part. Les questions importantes sommeillent dans la presse, seul quelques feuilles attardées qui entretiennent encore leurs lecteurs du traité et de la correspondance diplomatique échangée entre Lord Ashburton et M. Webster, seul quelques autres encore qui passent en revue les actes de la session et les soumettent à un serieux examen, les journaux ne sont guères remplis que de faits d'une importance fort secondaire ou d'un interet tout local; le DINER donné à l'Envoyé extraordinaire de S. M. B. est le point dominant des discussions. Qu'un jugedu reste parce seul exemple.

Ecoutez les organes du capitaine Tyler, écoutez ne ne les feuilles locofocos: Cette cérémonie diplomatico-gastronomique a été marquée par un scandale tout, parmi les toasts qui y furent portés, celui du Président Tyler a tout naturellement trouvé la place; mais il a accueilli avec une froideur désespérante, avec un silence glacial, tandis que celui de la Reine d'Angleterre a été salué par les plus vives acclamations! "C'est une insulte, s'écrie le *Morning Post*, c'est une insulte à la personne même du Président; c'est une insulte aussi à la magistrature suprême et par suite au peuple des Etats-Unis! Cette, on doit s'étonner que parmi les convives il ne s'en soit pas trouvé un seul respectant assez les institutions de notre pays pour protester contre une pareille insulte! Les hommes qui ont *noyé ce coup* pour exhaler leur pitoyable dépit contre M. Tyler, auraient bien dû choisir une autre occasion. C'était à la Magistrature, et non pas à l'homme que s'adressait le toast, le traiter avec dédain, c'était manquer à la nation toute entière. On était réuni pour célébrer un important événement, le triomphe des principes de la paix sur la violence et la malveillance internationale; il fallait déployer toute la sympathie et la libéralité commandée par la circonstance, ce n'était assurément pas le moment de laisser percer les antipathies personnelles et les animosités de parti. La conduite des hommes qui ont provoqué un pareil acte ou qui y ont pris part, mérite une censure sévère." A ces observations un peu sincères, on peut opposer l'appréciation plus juste et plus impartiale d'un journal whig "Que le toast de la Reine d'Angleterre ait été accueilli par les acclamations et celui de M. Tyler par le silence, c'est pour le dernier un malheur et une mortification; mais comme la réunion se composait de personnes des deux opinions, on ne saurait prétendre qu'il y ait eu là aucun préjugé de parti, ce n'est tout simplement la candide et involontaire expression du mépris qu'inspire l'Exécutif en fonction." Ne croit pas pour M. Tyler le signal de la retraite jusque sa présence au pouvoir enlève à la Magistrature suprême le respect auquel elle a droit? Quelle que soit d'ailleurs l'opinion qu'on puisse avoir sur la convenance d'une pareille manifestation, elle est pour l'Exécutif un grave enseignement. Mirabeau disait jadis avec cette magnificence d'expression qui n'appartenait qu'à lui, "Le silence des peuples est la leçon des Rois!" Ne doit il pas être à plus forte raison celle du Magistrat élu par le peuple?

Lord Ashburton, du reste, ne sera plus le héros d'aucune fête: il s'est embarqué le 3 courant, à bord du Warspite pour se rendre en Angleterre. Le départ du plenipotentiaire a été salué par l'artillerie du navire des Etats-Unis, le North Carolina, qui se trouvait dans le port de New York

Les élections qui doivent avoir lieu dans l'Ohio le 11 du mois prochain, ont fait naître parmi les citoyens de cet Etat une excitation égale à celle qui régnait en 1840. Les tentatives des locofocos pour dominer la législature, la retraite en masse et la protestation des représentans whigs contre les iniquités de leurs adversaires, ont profondément remué le peuple, et des assemblées whigs ont lieu sur tous les points pour préparer la lutte et la victoire. Le *Journal de l'Etat* annonce joyeusement que "le General *Apathie*, qui depuis quelque temps avait pris le commandement des bataillons whigs, vient de donner sa démission et qu'il est remplacé par le général *Enthousiasme*, officier d'une valeur éprouvée, dont la présence inspire à ses soldats un courage sans égal et jette la terreur dans les rangs ennemis. Sous les auspices de ce chef éprouvé, partant de triomphes, la division de la grande armée whig qui campe dans l'Ohio doit se maintenir invincible." C'est là assurément une bonne nouvelle et l'assurance que nous donne le *Journal de l'Etat* ne sera pas trompée, nous l'espérons. Le résultat électoral est d'une importance d'autant plus grande que sans compter la nécessité qu'il y a de mettre un frein au despotisme des locofocos, il faut aussi que le whigs envoient un sénateur au Congrès! Nos amis de l'Ohio sauront faire leur devoir.

LE ERNIER ANE — M. J. H. Pleasants, ancien Editeur du Richmond Whig, a fait paraître une lettre dans ce journal, du 1er. septembre, en réponse à des questions qui lui étaient posées. Dans cette lettre il a donné les détails d'un projet qu'il avait formé avec deux autres personnes vers la fin de 1840, pour enlever M. Van Buren au moment où on croyait que le Vermont allait donner la majorité à ce candidat, et que New York et la Pennsylvanie en feraient autant. A quels excès peut entraîner le fanatisme du parti chez les fédéralistes!

(*Courrier de la Louisiane*)

Quels brigands! quels ogres! quels buveurs de sang que ces fédéralistes! n'est-ce pas, confrère? Oser tourner le projet de mettre la main sur la personne sacrée de Martin Van Buren! Quel excès de fanatisme politique! Comment flétrir avec assez d'énergie de pareilles entreprises? Mais le plus *joli* de l'affaire, estimable voisin, c'est que vous avez avalé l'un des plus gros *canards* qui aient été créés et mis au monde depuis les merveilleuses découvertes d'Herschell dans la lune! Consolez vous du reste; vous n'avez pas été le seul à vous laisser prendre. Vos confrères en locofocisme, l'*Enquirer* de Richmond, le *Register* de Mobile l'ont avalé comme vous! Voici sans application ce que le *Wing*, auteur du *canard*, dit à ce propos de l'Enquirer:

"L'*Atroce complot* a jeté le vieux magnétiseur de l'*Enquirer* dans des violentes convulsions patriotiques! Jamais *canard* lance dans le monde, sans en excepter même la fameuse conspiration des poudres, n'a causé une telle sensation! Nous tâcherons demain de trouver de la place pour quelques-uns des énergiques appels de l'Echo. Puisse vieux! il a fait son lit, qu'il le dorme! Pendant quarante ans il s'est amusé à *blagueer* (humbugging) les autres, il n'y a plus maintenant de panneau dans lequel il ne soit pris à dormir. Trois hommes attrapant le commandant en chef de l'armée et de la marine, l'emmenant jusqu'au Détroit d'Abernapie pour l'embarquer à bord d'un navire n'appartenant pas le conduisant à Buncombe, et de là lançant une proclamation pour appeler le peuple à une nouvelle élection! Atroce complot! Détestable trahison! Toute cette histoire n'est elle pas la contre partie du vieux dicton "On ne prend pas les vieux oiseaux avec de la paille?"

MM. Braud & Landry nous invitent à publier que dans le vol qui a été dernièrement fait à leur préjudice, il ne leur a été enlevé qu'une somme de $90 environ.

ACCIDENT — Un homme en passant rue Poydras, près la rue des Magasins, fut très grièvement blessé par un pan de muraille d'une maison dernièrement incendiée qui écroula subitement sur lui. Ce malheureux a été immédiatement transporté à l'hôpital de charité.

INCENDIE — Hier matin, vers une heure 1/2, une maison en bois située rue Gravier, entre les rues Baronne et Carondelet, a été entièrement consumée par le feu.

L'autopsie du cadavre du capitaine Cormier, décédé de fonds dernier, à bord de l'Apalachicola, a été faite par les modecins. Des journaux qui avancé qu'on avait reconnu dans les intestins des traces de poison. Nous pouvons assurer que, jusqu'à présent, il n'en est rien, et que les hommes de la science chargés de l'analyse des viscères ne rendront leur verdict que vers la fin de cette semaine.

M. Wallace est en ce moment à Cincinnati, où il donne des concerts qui ont du succès. Les journaux de la capitale de l'Ohio font les plus grands éloges de cet artiste distingué.

TABAC — Le *New Era* de St. Louis, dit que la récolte de tabac dans le Missouri, sera plus abondante que celle de l'année dernière, et que la qualité de ce produit surpassera de beaucoup celle des années précédentes. Les personnes qui font le commerce de tabac se rappelleront que l'année dernière, le Missouri a produit 15,000 boucaults.

Le steamship de guerre *Mississippi*, est parti de Pensacole le 10 du courant pour le Nord.

TRAITE AVEC LE TEXAS — On lit dans le *National Intelligencer* du 6 courant: " Nos lecteurs doivent se rappeler que nous avons annoncé, durant la dernière semaine de la session, qu'une convention commerciale, conclue entre les Etats-Unis et le Texas avait été envoyée au sénat par le président, pour recevoir la ratification de ce corps. Le sénat n'a point eu le temps de s'en occuper avant l'ajournement; on sera donc une des premières chosses dont il aura à s'occuper à la prochaine session. L'honorable James Reiley, chargé d'affaires de Texas qui a conclu ce traité, satisfait d'avoir accompli sa tâche, a résigné ses fonctions, puis est parti pour le Texas."

PETITE CHRONIQUE PARISIENNE.

PARIS, 15 août 1842.

Les saveurs de Dieut, les économies réunies de Notre Dame; les lithographies représentant le prince royal à son lit de mort, les portraits officiels, les deuils de cour, les vérifications de pouvoirs à la chambre des députés, voilà l'aspect morne et désenchanté de la quinzaine; c'est une de ces semaines où les théâtres fermés, les salons clos ont droit d'intervenir et se signaler par leur fermeture. Il est vrai que les théâtres ne demandent pas mieux que de fermer. Qui serait assez hardi pour faire un cours dramatique par cette chaleur? Montmartre, ce Badien des bourgeois parisiens, n'a pas un tourneusol qui ne soit brûlé; le Jardin des Plantes est desséché par un simoun quotidien; les boulevards brûlent la semelle des bottes avec leur asphalte; les touristes, les heureux de jour, partent en chaise de poste; il ne reste à Paris que les affairés, les mandataires de la nation et quelques Anglais. Les eaux ont lancé leurs prospectus et Paris ne leur oppose guère qu'une troupe de clowns venus de Londres. Antrefois, l'été venu, vous aviez Tivoli; les Montagnes russes, les jardins avec trois pots de résédé et un contrôleur; en un mot, toutes les inventions ou plutôt toutes les autres parisiennes contre cet odieux fléau: "la chaleur!" Aujourd'hui, vous n'avez plus que des bains à trois sous.

Le Parisien haletant qui rêve les hamacs de l'Inde ne les trouve guère que dans la boutique d'un brocanteur, et devant ce tiède âger, si cher à la mollesse créole, il se prend à regretter des sybères plus tordides, mais où l'on sait mieux se garantir de la chaleur. A Paris, le génie inventif de l'oisiété n'a encore trouvé que cect: arroser les rues et les passans à certaines heures. Peu de villes ont d'aussi belles fontaines que Rome; Paris en revanche, n'en regorge pas: les boulevards, surtout, qui en sont les plus bombés, l'été, c'est ce quelque chose d'inerte et d'endormi que rien ne peut galvaniser. Le deuil tout récent du prince royal lui interdisant ces fêtes annuelles; il est retombé dans son matelas d'août; les cérémonies funèbres l'ont à peine tiré de sa léthargie.

Donc Paris s'ennuie; Paris en outre est desséché; aussi le beau monde s'en est fait ses malles et s'en est allé chercher l'air et les brises où il a cru les trouver. Les eaux regorgent de baigneurs: les intrigans, les aventuriers, les fils de famille dont la bourse est complaisante et relève d'étrennes saignées, y abondent aussi bien que les diplomates et les femmes de diplomates; ajoutez à cela quelques mystérieux qui s'y cachent et s'y travestissent en Lord Byron, des gens à *epronus* qui ne montent jamais à cheval, des marchands de cigares et de vin de Champagne qui placent leur *trabucos* et leur petit Montebello, vous avez l'idée de cette population multiple, pareille à l'intérieur souvent grotesque des déligences elles-mêmes. Mais par dessus tout, gardez-vous d'oublier les joueurs! cette race utile aux eaux d'une manière véritablement phénoménale, et ce qu'il y a de plus effrayant encore que son nombre, c'est son immortalité: les joueurs ne meurent pas. Voyez pour preuve M. de Montron, cet ami de M. de Talleyrand qui, aussitôt la fermeture de son salon de jeu à Paris, est parti pour Baden, dans le but d'y faire une terrible concurrence à M. Benazet, l'entrepreneur patenté. M. de M..., jouait déjà en 1808, et jouait à Londres de manière à fixer tous les regards. Il se plaignait un jour à son patron, M. de Talleyrand, de l'adresse d'un joueur dont la renommée était fort suspecte dans les *enfers* de Picadilly et de Strand.

— Mais aussi, reprit M. de Talleyrand, tu as fait une grande faute, mon pauvre M.... — Laquelle? — Comment! celle d'ouvrir un cercle de jeu à l'entrevaud. Les fripons doivent s'y rendre, car on ne peut jeter personne par les fenêtres!

Ce même M. de M..., non moins connu dans Paris par les mots que faisait sur lui M. de Talleyrand que par ceux qu'on prétend qu'il lui faisait, se trouvait un jour en pleine allée des Tuileries avec quelques lions dont les griffes commençaient à s'user, mais qui n'en affichaient pas moins les prétensions les plus incroyables de jeunesse. Il y avait à côté d'eux plusieurs dames du noble faubourg, auprès desquelles ils multipliaient leurs agaceries.

— Un pari, dit l'un d'eux à M. de M... que tu ne sauteras pas cette chaise!

M. de M... la saute fort agilement.

— Tu ne sauteras pas ces deux que voici!

M. de M... les franchit comme Auriol.

— Cela est étrange! murmura son partner décontenancé, à ton âge, mon cher de M...!

M. de M... ne fit paraître aucun dépit; il se contenta de dire froidement devant les dames spectatrices de ce singulier tournoi:

— Je parie, qu'aucun de vous, Messieurs, ne fera ce que je vais faire?

On se regarda, on crut que M. de M... allait dire un bon mot à M. de Talleyrand ou de lui; il devenait embarrassant pour ces Messieurs de lui rendre la monnaie de sa pièce. Il n'en fut rien; M. de M... ôta tout uniment son chapeau et jeta en l'air son fauteuil. Or, il avait trois de ces Messieurs qui en étaient au *fixez-toupet*. Aucun d'eux ne prit son parti en brave; M. de M... triompha.

Les gens de loisir qui ne sont pas aux bains, tuent le temps dans leurs maisons de campagne: on cause sur des chaises ou à sa terrasse, on fume avec des airs endormis de pacha, on n'ose se fatiguer, et l'on raconte des histoires. Dans le château de L...., à six lieues de Paris, on en était à le pis aller quelle appartion. C'étaient les revenans qui faisaient les frais de la soirée, quand la comtesse de M.... s'écria:

— Je gagne que vous ignorez la réconciliation de Mme. Malibran avec son amie de Belgique, Mlle. de C.....! C'est un conte d'hier; mais, comme personne ne l'a conté, il est encore jeune. En deux mots, voici l'histoire:

Mme. Malibran (alors Mme. de Bériot) était en froid depuis quelque temps avec une de ses amies, Mlle. de C...., qui est pour le moins aussi bonne musicienne que Mlle C. de la T....., à Paris. La brouille engagée, elle traîne en longueur comme toutes les brouilles de femmes, qui n'ont pas la ressource des hommes: l'explication nette et franche en pareil cas. Les amis interviennent, on s'épuise en lieux communs, on propose des choses si fades, si communes, qu'il fallait presque autant rester fâché. Mme. Malibran hasarde un expédient, une de ses intimes lui en nie et lui répond la phrase bannale:

—Ma chère, c'est comme si vous chantiez!

Mme. Malibran retourna la phrase sous toutes ses faces, et ne fut aucunement de l'avis de cette intime. Son chant lui parut le moyen le plus efficace pour ramener la paix, elle se résolut à l'employer. Jamais, de mémoire de cantatrice, elle n'avait été si émue que cette nuit-là. Il était minuit, l'heure des brigands et des amoureux. Mme. Malibran s'en alla en robe blanche et en petites mules toutes claquantes dans le jardin de son ennemie, et là, comme Juliette ou Ophelie, elle chanta une cavatine de Bellini. La jeune qu'on avait fermée s'ouvrit lentement, un main en pousse bientôt les deux battans avec une vivacité joyeuse: c'était Mlle de C.... qui pardonnait à son amie; mais ce qu'elle ne put pas pardonner le lendemain, c'était de s'être enrhumée à moitié pour avoir couru la rosée.

Voilà une façon de réconciliation que l'on peut recommander aux femmes brouillées, mais dont l'Opéra ne saurait trop préserver ses cantatrices.

Les théâtres songent aux reprises; l'été n'est il pas le moment propice pour ces sortes de solennités théâtrales? Plusieurs acteurs aimés du public nous reviennent; il est vrai que Bouffé est encore à Bruxelles et Mlle. Déjazet à Rouen.

Le théâtre des Variétés nous a montré l'autre jour un *clown* surprenant, M. T. Matthews; nous doutons cependant qu'il soit arrivé à ce prince de la pantomime ce qui advint à M. Rich, fameux arlequin de Londres. Rich, sortant un soir de la comédie, appela un Sacre et lui dit de le conduire à la Bourse. Arrivé *sur le marché du Claire*, à l'instant où le fiacre était prêt d'arrêter, Rich s'aperçut qu'une fenêtre de la taverne était ouverte, et ne fit qu'un saut de la portière dans la chambre. A l'instant où le cocher descendait, il ne fut point surpris de n'y trouver personne. Après avoir bien juré, suivant l'usage, contre celui qui l'avait aimé cacroquet, il remonte sur son siège, tourne et s'en va. Rich dépit l'instant où la voiture repassait vis-à-vis de la fenêtre, et d'un saut de carpe se remet dedans; alors il crie au cocher qu'il se trompe, et qu'il a passé la taverne. Le cocher tremblant retourne de nouveau, et s'arrête encore à la porte. Rich descend de voiture, grande besaugo en homme, tire une bourse et lui offre de quoi le payer.

— A d'autres, monsieur le diable, s'écrie le cocher, je vous connais bien; voudriez-vous m'empaumer l'argent, gardez votre argent!

Ce ses mots, il fouette et se sauve à toute bride.

Nous ne doutons pas que M. Matthews n'ait autant de sagacité que Rich; mais fût-il le cocher le plus adroit de Paris n'aurait pas pour lui la même susceptibilité et la même frayeur.

L'enlèvement d'une actrice est un événement qui n'intéresse guères que le monde des coulisses: celui de Mlle. O....., de l'un de nos théâtres de vaudeville, dépasse, dit-on, tout ce qui s'est médité, élaboré, et exécuté dans ce genre depuis Faublas. Les camarades de Mlle. O. sont fort tristes: elle a été *enlevée* du milieu d'eux que Mlle. Fizeau; la calèche était du dernier modèle, elle sortait de chez le Clochet. La mode des enlèvemens étant perdue dans le grand monde, il faut bien qu'elle se retrouve au théâtre, le pays des chaises de poste par excellence.

Mlle Adeline Colombe était une actrice fort appréciée de notre père.... sa vie avait été la vie de toutes les déesses et nymphes de ce temps-là; elle avait des bien amis qui voulaient bien s'occuper de sa toilette et de ses bijoux, de manière à ce qu'elle leur fît honneur à la promenade. Fatiguée de cette vie elle se retira à Versailles; elle y est morte depuis peu, tout en ne montrant au monde et à ses pompes, l'actrice, ce qu'on raconte, n'avait pas renoncé à ses bijoux: elle les conservait avec une sorte de reconnaissance exagérée pour les donataires; on va jusqu'à prétendre qu'elle faisait dire une messe pour chacun d'eux.

Un soir, la fille de la portière de Mlle. Adeline Colombe, enfant de douze à quinze ans, regardait du coin de l'œil avec convoitise l'écrin que la comédienne montrait à une vieille dame de ses amies.

Tu vois bien cela, lui dit Mlle Colombe, tu en auras un jour autant, "si tu es bien sage!"

A une vente de province, un collectionnaire d'autographes a acheté la lettre suivante de M. de Popelinière. Dans cette lettre, adressée à son intendant Lebrun, le financier lui recommande de faire observer à son neveu l'ordre suivant, en fait de vins: (Il s'agissait d'un dîner donné à Passy, en l'absence de M. de la Popelinière, à Maréchal, Duclos, &c.)

"Tu feras *goûter* les vins de la Romanée, de Saint-Vivant, de Cîteaux, de Chambertin, de Saint Georges, de Grave, tant rouge que blanc, *humer* le vin de Rota, de Chypre, de Pacaret, de Samos, de Malvoisie, de Madère, de Malaga-muscat, de Syracuse, et *appuyer* enfin sur le Rosé, l'Aï, et le Tokai."

Cette lettre qui convenait autant à un gourmet qu'à un antiquaire, est échue à un de nos peintres de paysages les plus distingués.

L'anecdote du vieux temps a bien son prix, mais où donc courir, bon Dieu! pour trouver quelque chose de nouveau, quelque chose d'original? Les Anglais se disposent à chasser en Ecosse et bouchent leurs cheminées; les peintres ouvrent des yeux contemplateurs devant chaque paysage; les romanciers se réservent et font leurs provisions pour cet hiver. On n'invente rien, pas même ce qui est oublié! Etonnez-vous, d'adres, à Hyde-Park, pour voir un cheval pas sang monté par un singe! Ce singe, qui avait le frac, la cravache, le lorgnon, les manchettes et les bottes d'un lion, a couru bravement, sur son Bucéphale, en espace considérable, il a laissé Londres derrière lui pour se lancer en pleine campagne: il s'agissait d'un pari considérable entre deux jeunes dandies du club naval. Si les singes remplacent les groome, que ne vont pas dire ceux-ci! Une pétition des plus notables a été déposée sur le bureau du constable de Charing-Cross: les groome demandent à faire le coup de poing avec les singes. Nouveaux paris, et par suite une pièce bouffonne que l'on doit représenter à Adelpi, sous le titre de: *le Singe grôom*.

Ne pourrions-nous pas encore ajourner à quinzaine *l'originalité*?

VARIÉTÉS.

ETRANGETÉ.

DES QUESTIONS ETRANGERES.

Le but de cet article (car tout article doit avoir un but; de même qu on ne fait pas de l'art pour l'art, on ne fait pas des articles pour des articles); le but de cet article est de mettre nos lecteurs au courant de la question indo-chinoise. Depuis que le *Revue des Deux Mondes* s'en occupe, personne n'y comprend plus rien. Il est temps que le *Charivari* intervienne.

La situation de cette partie de monde connue vulgairement depuis Marco Polo sous le nom d'Asie ressemble, à s'y méprendre, à la situation de notre Europe. Tout y est *mêlé*, *entrelacé*, *croisé*, *entremêlé*, *croisé*, *croisé*, *crois